

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e
Téléphone : Fleurs 23-71

Abonnements :
5 francs par an

SOMMAIRE

Notre pétition pour le respect des droits polonais en Haute-Silésie.

Sachem. par SIENCKIEWICZ.

Ce qu'il faut connaître de la Constitution polonaise. — HENRI DE MONTFORT.

Pluie d'Automne. — L. STAFF.

Les Fêtes du Centenaire de Napoléon à Varsovie.

Les regrets de Napoléon à Sainte-Hélène. — Ladislas MICKIEWICZ.

L'Art Polonais. — L. ZAWADZYNSKA.

Mariette et les Gnomes. — M. KONOPNICKA.

Notre Action. — Comité de Marseille — Des livres pour la Pologne — Les Conférences — Ecoliers français et écoliers polonais — Nos groupes scolaires — Nouvelles adhésions — Divers — Avis à nos lecteurs.



Exposition
d'Art Polonais
au Grand Palais



Portrait du Recteur de
l'Université de Cracovie :
J. SZUJZKI
par MATEJKO



NOTRE PÉTITION

pour le respect des droits polonais
en Haute-Silésie

* * * * *

La Pologne a été opprimée pendant plus d'un siècle. A peine libérée, elle a vu contester ses droits les plus évidents.

Une nouvelle spoliation s'apprête.

La Haute-Silésie, qui lui avait été attribuée purement et simplement par les préliminaires du Traité de Versailles, a dû être, sous la pression allemande, l'objet d'un plébiscite.

Malgré le truquage éhonté de l'Allemagne, la partie industrielle de la Haute-Silésie s'est pourtant prononcée pour la Pologne. Et voilà que les Allemands réclament quand même pour eux cet arsenal et que certains diplomates sont disposés à leur céder !

Nous, Français, nous protestons de toutes nos forces contre ces tractations qui font des peuples des marchandises.

Nous voulons que la volonté des ouvriers de la Haute-Silésie soit respectée.

Nous le demandons au nom du Droit pour lequel la France a consenti le sacrifice d'un million et demi de ses enfants.

Nous le demandons au nom de la paix.

Les Amis de la Pologne, afin d'appuyer les diplomates français de toute la force de l'opinion publique, lancent une pétition réclamant le respect des droits polonais sur la Haute-Silésie.

Ils font appel à tous les particuliers, à toutes les Associations, à tous les journaux et revues, pour se joindre à eux.

Ils tiennent des feuilles spéciales à la disposition des signataires et leur rappellent qu'il faut faire vite.

LA RÉDACTION.



S A C H E M



Par SIENCKIEWICZ

Dans cette amusante et ironique nouvelle, Henri Sienckiewicz montre à quelle dégradation morale en arrivent les opprimés qui se résignent à leur sort. Les Polonais peuvent donner des leçons de fierté, eux qui ont résisté à un siècle et demi de persécutions.

I

Dans la ville d'Antilope, sur la rivière du même nom, dans l'Etat du Texas (Amérique), tout ce qu'il y avait de valide se ruait vers le cirque. La curiosité des habitants était d'autant plus excitée que, pour la première fois depuis la création de la cité, un établissement de ce genre s'installait dans ses murs : un cirque avec des danseuses, des ménestrels et des équilibristes.

La ville était de fondation récente. Quinze ans auparavant, il n'en existait pas une seule maison et même on n'eût pas rencontré dans toute la contrée avoisinante un seul homme blanc.

A l'embouchure de la rivière, là précisément où se dresse aujourd'hui Antilope, se trouvait alors un village indien portant le nom de Chiavatta. C'était la capitale des Serpents-Noirs, tribu pillarde et turbulente, terreur des colonies allemandes voisines : Berlin, Grundenau et Harmonia, qui se plaignaient sans cesse de ne pouvoir supporter plus longtemps ses incursions.

A la vérité, ces Peaux-Rouges ne faisaient que défendre leur territoire, dont l'indépendance leur avait été garantie par des traités formels avec le gouvernement du Texas. Mais en quoi ces contrats pouvaient-ils intéresser les colons de Berlin, de Grundenau et d'Harmonia? Ils prenaient aux Serpents-Noirs la terre, l'eau et l'air, mais, en retour ils leur apportaient la civilisation... Ces Peaux-Rouges témoignaient leur gratitude à leur manière, c'est-à-dire en enlevant des scalpés de la tête des Allemands.

Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps. En conséquence, les colons de Berlin, de Grundenau et d'Harmonia s'assemblèrent, par une belle nuit de lune rayonnante, au nombre de quatre cents. Ils appelèrent à leur aide les Mexicains de La Ora et fondirent sur Chiavatta endormie.

Le triomphe de la bonne cause fut complet... Chiavatta fut incendié et ses habitants massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe. Seules échappèrent au carnage quelques bandes de guerriers, à ce moment occupés à la chasse.

Dans le village même, il ne resta pas âme qui vive; et cela d'autant mieux que Chiavatta se trouvait enserré, comme dans une fourche, au confluent de deux rivières qui, le printemps venu, avaient déberdé et cernaient de nappes d'eau infranchissables le groupe des habitations.

Mais précisément, cette situation, qui avait causé la perte des Indiens, parut excellente aux Allemands. S'il était difficile de s'en échapper, il était facile de s'y défendre.

Ceci établi, des colons de Berlin, de Grundenau et d'Harmonia émigrèrent vers l'emplacement où se trouvait naguère Chiavatta, et en un clin d'œil Antilope surgit du sol. Cinq ans après, elle comptait deux mille habitants.

La sixième année, les Allemands découvrirent sur la rive opposée à celle qu'occupait la ville un gisement de mercure important. Son exploitation eut pour résultat de doubler le nombre des habitants.

La septième année, en vertu de la loi de lynch, on pendit sur la place publique les douze derniers représentants de la tribu des Serpents-Noirs, capturés aux environs, dans la « Forêt de la Mort ». Dès lors, rien n'arrêta plus le développement de la ville et l'essor de sa prospérité.

Il s'y fonda deux *Tageblatt* et une *Montags-Revue* (1). Une ligne de chemin de fer relia Antilope à Rio del Norte et San Antonio; la rue *Opuncia-Gasse* s'agrémenta de trois écoles publiques, dont une supérieure. Sur la place où avaient été pendus les derniers survivants des Serpents-Noirs, un établissement philanthropique fut solennellement érigé.

Chaque dimanche, dans les temples, les pasteurs enseignèrent l'*Aimez-vous les uns les autres*, le respect de la propriété d'autrui et autres vertus indispensables à l'existence d'une société civilisée. Un jour, certain conférencier ambulant, de passage à Antilope, y lut des dissertations sur les « Droits des nations ».

Les habitants les plus fortunés songèrent bientôt à fonder une Université, à la construction de laquelle le gouvernement devrait participer.

En un mot, les Allemands prospéraient. Le commerce du mercure, des oranges, de l'orge, du vin, leur apportait de grands profits. Ils étaient honnêtes, économes, méthodiques et gras.

Quiconque eût visité, après quinze ans, les dix mille habitants d'Antilope, n'eût jamais reconnu dans les gros marchands de la ville les guerriers impitoyables qui avaient brûlé Chiavatta. Ils passaient leurs journées dans leurs ateliers, leurs caves, leurs comptoirs; les soirées à la brasserie du Soleil-d'Or, rue du Serpent-à-Sonnettes. En écoutant ces voix grasses et quelque peu gutturales crier : *Mahlzeit! Mahlzeit!* (2) en entendant ces flegmatiques : *Nun ja, wissen Sie, Herr Müller, ist das aber möglich* (3) ? ainsi que le bruit des chopes, celui de la bière répandue sur le plancher, le « flac » des mousses jetées, en considérant ce calme, cette lenteur, ces faces de Philistins bouffies de graisse, ces yeux de poissons, on se fût plutôt cru dans quelque brasserie de Berlin ou de Munich que sur les ruines de Chiavatta.

(1) *Tageblatt*, quotidien. — *Montags-Revue*, Revue du lundi. — Chaque ville allemande qui se respecte ne manque pas d'avoir quelques *Tageblatt* et *Montags-Revue*. (Note du traducteur.)

(2) Salutations à l'heure du repas.

(3) Eh bien ! monsieur Müller, est-ce possible ?

Mais, dans la ville, toutes choses étaient *ganz gemüthlich* (1), et personne ne songeait plus au passé.

II

Ce soir donc, toute la ville se hâtait vers le cirque. D'abord, parce qu'après un dur labeur, la distraction est aussi utile qu'agréable; ensuite parce que les habitants se sentaient très fiers de posséder pour la première fois cet établissement.

On sait, en effet, que les cirques n'ont pas l'habitude de s'arrêter dans n'importe quelle petite bourgade, où ils ne couvriraient pas leurs frais. L'arrivée de l'honorable M. Dean et de sa troupe consacrait donc d'une manière définitive la réputation de grandeur et de magnificence d'Antilope.

Peut-être y avait-il encore une troisième cause, plus importante, pour faire affluer la foule vers le cirque : la curiosité générale.

Le programme portait :

« N° 2. — Grand exercice sur le fil de fer, tendu à quinze pieds du sol, avec accompagnement de musique, par le célèbre gymnaste « Vautour-Noir », Sachem (chef) des Serpents-Noirs, le dernier descendant des redoutables guerriers, le dernier chef, le dernier représentant de la tribu : I. La promenade. II. Le saut de l'Antilope. III. La danse de guerre et le chant de mort ».

S'il était une ville d'Amérique où ce « Sachem » devait exciter un intérêt particulièrement vif, c'était à coup sûr Antilope. L'honorable M. Dean avait eu soin de raconter au « Soleil d'Or » comment il avait trouvé, quinze ans auparavant, au cours d'un voyage à Santa-Fé, sur le plateau des Tornades, un vieil Indien mourant, accompagné d'un enfant de dix ans.

Le vieillard, en effet, était mort de ses blessures et d'épuisement; mais il avait eu le temps de déclarer que l'enfant était le fils d'un « Sachem » déjà massacré des Serpents-Noirs, et l'héritier de ce titre.

La troupe avait recueilli l'orphelin, qui depuis était devenu son meilleur acrobate.

Toutefois, c'est seulement au « Soleil d'Or » que l'honorable M. Dean apprit comment Antilope avait été édiifiée sur les ruines de Chiavatta et que son danseur de corde allait avoir à s'exhiber sur le propre tombeau de ses pères. Cette information eut le don de mettre aussitôt le directeur en excellente humeur; il pouvait, en effet, sans compter, s'il s'y prenait adroitement, sur une « great attraction ».

Tout naturellement, les Philistins d'Antilope se ruèrent vers le cirque, heureux de pouvoir montrer à leurs femmes et à leurs enfants, — importés de la Germanie et qui jamais de leur vie n'avaient contemplé un Peau-Rouge, — le dernier survivant de la tribu des Serpents-Noirs, et de leur dire :

« Voyez ! ce sont des hommes aussi terribles que celui-ci que nous avons taillés en pièces, il y a quinze ans. »

— *Ach! Herr Jeh* (2)!

L'exclamation de surprise et de crainte était agréable à entendre dans la bouche d'Amalchen ou des petits Fritz.

Aussi entendait-on, par toute la ville, répéter à chaque instant : « Sachem ! Sachem ! »

Depuis le matin, les enfants, le visage empourpré, observaient avec curiosité à travers les planches du cirque; d'autres plus âgés, saisis brusquement d'une belle ardeur guerrière, étaient revenus de l'école au pas cadencé, l'attitude menaçante, sans savoir pourquoi.

Il est huit heures du soir. La nuit est merveilleuse, étoilée. La brise apporte sur la ville le violent parfum des champs d'orangers, étrangement mêlé à l'odeur du malt.

Le cirque est éclairé à *giorno*. Devant l'entrée principale flamboient et fument des torches de résine. Le vent chasse des tourbillons fuligineux; la flamme scintillante éclaire par intermittences les lignes sombres de la baraque, sorte d'édifice circulaire en bois, récemment construit, recouvert d'un toit conique au-dessus duquel flotte l'étendard constellé des États-Unis.

Devant la porte s'agitent des groupes qui n'ont pu trouver des places, ou qui n'ont pas le moyen d'en acheter; ils surveillent les wagons de la troupe et spécialement le rideau de toile de l'entrée principale, où est peinte une bataille entre blancs et Peaux-Rouges. Aux moments où la tenture s'écarte pour laisser passer le public, on aperçoit le buffet intérieur et, sur les tables, des centaines de chopos.

Puis, c'est l'entrée des heureux qui verront le spectacle. Les passages vides entre les sièges résonnent sous les pas de la foule et bientôt la masse noire emplit tout l'amphithéâtre, des gradins les plus élevés jusqu'au sol.

Il fait clair dans le cirque comme en plein jour; on n'a pas cru nécessaire d'y installer le gaz, mais un grand lustre, avec cinquante lampes à pétrole, inonde l'arène et les spectateurs de flots de lumière. Les rayons illuminent les têtes épaisses, légèrement rejetées en arrière, des buveurs de bière, dont le menton pend sur la poitrine; les visages jeunes des femmes, les faces gracieuses et étonnées des enfants, dont les yeux s'écarquillent de curiosité.

Tous les spectateurs ont ce regard typique, satisfait de soi, qu'on rencontre habituellement dans une assistance de cirque. Parmi les rumeurs des conversations interrompues par les *Frisch Wasser Bier* (1) ! tout le monde attend avec impatience.

Enfin, tinte une cloche : six palefreniers, en bottes vernies, apparaissent et font la haie de l'arène à l'entrée des écuries. Entre leurs rangs s'élançe un cheval, sans bride et sans selle, et, sur son dos, dans un nuage de mousseline, de tulle et de rubans, la danseuse Lina. Et elle commence à manœuvrer sur le cheval aux sons de l'orchestre.

Lina est si jolie que la jeune Mathilde, fille du brasseur de la Opunciagasse, alarmée à la vue de sa beauté, se penche à l'oreille de Floss, jeune épicier de la même rue, et lui demande s'il l'aime encore.

Pendant ce temps, le cheval galope et souffle comme une locomotive; un essaim de clowns court après la danseuse, fait claquer des fouets, crie, se gratifie de grands coups de poings en pleine figure. Lina passe comme un éclair; un tonnerre d'applaudissements retentit. Quelle splendide représentation !

III

Le premier numéro du programme s'est rapidement terminé. Le numéro deux approche. Le mot « Sachem »

(1) Tout à fait intimes.
(2) Ah ! Seigneur Dieu !

(1) Eau fraîche ! Bière fraîche !

vole de bouche en bouche parmi les spectateurs. Personne ne fait plus attention aux clowns qui continuent leurs grimaces.

Au milieu de leurs contorsions simiesques, les palefreniers apportent des tréteaux de bois de quelques mètres de hauteur et les placent aux deux extrémités de l'arène. L'orchestre cesse de jouer le *Yankee Doodle* et entame l'air sombre du Commandeur de *Don Juan*.

On tend le fil d'un tréteau à l'autre. Soudain, une flamme de Bengale verse sur l'arène une lueur sanglante. Et dans cette lumière doit apparaître le terrible Sachem, le dernier survivant des Serpents-Noirs!

Mais qu'est-ce donc? Ce n'est pas Sachem, c'est le directeur de la troupe lui-même, l'honorable M. Dean. Il salue le public et hausse la voix. Il a l'honneur de prier « les aimables et honorables gentlemen, ainsi que les belles et non moins respectables ladies, de rester exceptionnellement calmes, de ne pas applaudir, de ne pas même se déplacer, car le chef est encore plus irritabile et plus sauvage ce soir que de coutume ».

Ces choses produisent une impression désagréable, et, — chose singulière, — les citoyens d'Antilope, ces mêmes hommes qui, quinze ans auparavant, ont détruit Chiavatta, éprouvent aujourd'hui une sorte de malaise.

Tout à l'heure, quand la belle Lina exécutait des sauts variés sur le dos du cheval, ils étaient heureux d'être assis très près de la barrière, d'où ils voyaient si bien; maintenant ils jettent des regards de désir vers les gradins élevés du cirque et trouvent qu'on suffoque en bas.

Mais ce Sachem peut-il se souvenir? Il a vécu retiré depuis son enfance dans la troupe de l'honorable M. Dean, principalement composée d'Allemands. Il a dû oublier. C'est extrêmement vraisemblable. L'entourage, quinze ans de carrière sur l'arène, l'exhibition en public, la griserie des applaudissements ont dû influencer sur son caractère de sauvage.

Chiavatta! Chiavatta!... Mais ils sont Allemands; ils sont sur leur terrain et ne songent pas plus au lointain pays natal que ne le leur permettent les soucis du commerce. Avant tout, un homme doit manger et boire. Cette vérité ne peut être oubliée de tout bon Philistin, et il ne saurait en être autrement pour le dernier des Serpents-Noirs.

Un sifflement sauvage, parti des écuries, interrompt brusquement ces méditations, et dans la lice apparaît le Sachem si anxieusement attendu. Un rapide murmure traverse la foule: « C'est lui! C'est lui!... » Puis un morne silence. On entend seulement fuser les feux de Bengale qu'on rallume à l'entrée de l'arène. Tous les yeux sont tournés vers le chef, qui va se distinguer sur le tombeau de ses pères.

L'Indien donne parfaitement l'impression qu'on attendait de lui. Il est hautain comme un roi. Un manteau d'hermine blanche, — signe de sa glorieuse naissance, — enveloppe son corps droit, élégant, vigoureux et souple comme celui d'un jaguar. Sa face orgueilleuse semble sculptée dans le bronze; elle rappelle le profil dominateur des aigles; le regard est vraiment indien: calme, froid, sinistre.

Le Sachem considère longuement l'assemblée, comme s'il y choisissait une victime. Il est armé jusqu'aux dents; des plumes flottent sur sa tête; à sa ceinture sont passés un tomahawk et un couteau à scalper. Mais, au lieu d'un arc, sa main droite tient la longue perche qui va lui servir à garder son équilibre sur le fil.

S'élançant au milieu de l'arène, il pousse un cri de guerre indien.

— *Herr Gott!* Mais c'est le cri des Serpents-Noirs!

Ceux qui égorgèrent jadis à Chiavatta se le rappellent bien, ce hurlement terrible et, — chose étonnante, — ces hommes qui, il y a quinze ans, n'ont pas eu peur d'un millier de guerriers semblables, se sentent, devant un seul, inondés d'une sueur froide.

Mais le directeur s'approche et lui parle, comme pour le calmer. La bête sauvage sent le mors; les mots mystérieux ont sur elle une influence: la voici qui se hisse sur le fil métallique.

Les yeux fixés sur le lustre, le chef avance. Le fil plie, devient par instants invisible, et l'Indien semble suspendu dans l'espace. On dirait qu'il se promène en l'air; il monte, recule, monte encore, gardant l'équilibre. Ses bras étendus, recouverts du manteau royal, font songer à d'immenses ailes. Il chancelle; il va tomber! Non. Quelques applaudissements, vite réprimés, retentissent. Le visage du chef est de plus en plus menaçant. Dans ses yeux fixés sur le lustre brille une terrible flamme. Une alarme gagne les spectateurs, mais ils gardent un profond silence.

IV

Cependant, le Sachem est parvenu au bout du fil; il s'arrête. Et soudain jaillit de ses lèvres un chant de guerre.

Un instant de surprise: le chef chante en allemand. Mais, à la réflexion, cela se comprend: il a oublié la langue des Serpents-Noirs. Toutefois, personne ne fait cette remarque. Chacun écoute le chant bizarre, qui monte et devient plus puissant. Et c'est moins un chant, qu'un appel incommensurablement plaintif, sauvage, rauque, plein de bruits de combat, où on entend:

« Après les grandes pluies annuelles, cinq cents guerriers quittaient Chiavatta pour s'engager sur le sentier de la guerre et sur celui des grandes chasses. En revenant de la guerre, ils étaient ornés de scalp; en revenant de la chasse, ils apportaient de la chair et des peaux de bisons; leurs femmes allaient au-devant d'eux avec amour; elles dansaient en l'honneur du Grand-Esprit.

« Chiavatta était heureuse. Les femmes travaillaient dans leurs wigwams; les enfants grandissaient et devenaient de belles filles ou de beaux guerriers sans peur. Les Serpents-Noirs mouraient au champ de gloire, ou couraient aux montagnes d'argent pour chasser avec les esprits de leurs pères. Jamais leurs tomahawks ne se trempaient dans le sang des femmes et des enfants; les guerriers de Chiavatta étaient des hommes à l'âme haute.

« Chiavatta était puissante. Mais les visages pâles sont venus des mers lointaines, et ils ont mis le feu à Chiavatta. Les guerriers blancs n'ont pas détruit les Serpents-Noirs dans un combat loyal: ils les ont traîtreusement attaqués la nuit, comme des chacals; ils ont plongé leurs couteaux dans le sein des hommes endormis, des enfants et des femmes.

« Maintenant, Chiavatta, n'est plus. A sa place, les hommes blancs ont élevé leurs wigwams de pierre. La nation massacrée et Chiavatta en ruines crient vengeance! »

La voix du chef était devenue vibrante et haute. En se balançant sur le fil, au dessus de toutes les têtes, tel l'ange rouge de la vengeance, il semblait plus terrible

qu'un tigre. Le directeur lui-même était évidemment inquiet. Un silence de mort pesait sur le cirque.

Et le chef hurla :

« De la nation toute entière il n'est resté qu'un petit enfant!.. Il était faible et frêle, mais il a juré à l'Esprit de la terre qu'il tirerait du malheur de ses pères une vengeance éclatante! qu'il verrait les cadavres des hommes blancs, de leurs enfants et de leurs femmes! qu'il allumerait l'incendie et verserait du sang!... »

Les derniers mots se perdirent dans un effroyable rugissement. Le cirque entier s'emplit d'une rumeur semblable au hurlement de la tempête. Mille questions sans réponse montaient à l'esprit des hommes. :

Que fera ce tigre en furie ? Que nous annonce-t-il ? Comment... à lui seul accomplira-t-il sa vengeance? Faut-il rester là ? Faut-il fuir?... Faut-il se défendre... et comment ! »

— *Was ist das ? Was ist das ?* — répétaient des voix de femmes terrifiées.

Soudain, de la poitrine du chef s'exhala un rugissement de fauve. Le fil de métal fut secoué avec violence; l'Indien bondit sur un des tréteaux, se tint debout près du lustre et brandit son balancier.

Une horrificante pensée traversa comme un éclair toutes les têtes

« Il va renverser les lampes et remplir le cirque de pétrole enflammé ! »

De toutes les gorges jaillit un cri d'épouvante.

Mais que voit-on ?

Un cri s'élève de l'arène :

Le chef a sauté à terre; il a disparu vers les écuries.

Il n'a donc pas incendié le cirque ? Mais, où est-il ? Le voici! Il revient exténué, terrible.

Sa main tient un plateau d'étain. Il le tend vers les spectateurs; il leur murmure sur le ton de la prière :

— *Was gefällig für den letzten der Schwarzen Schlangen!*... (Pour le dernier des Serpents-Noirs, s'il vous plaît !).

Un poids énorme tombe de la poitrine des spectateurs.

C'était donc dans le programme, c'est un « true » du directeur !

L'effet a été complet.

Les dollars et les demi-dollars pleuvent dans le plateau. Comment dire « non » au dernier des Serpents-Noirs, à Antilope édiflée sur les ruines de Chiavatta? Nos gens ont du cœur !

Après le spectacle, le Sachem but de la bière et mangea des *prachtel* au Soleil-d'Or. A n'en pas douter, l'entourage avait exercé sur lui son influence.

Il devint très populaire à Antilope.

tue un régime intérieur démocratique fondé sur le suffrage universel, un régime parlementaire remettant toute l'autorité aux mains du corps législatif composé de deux Chambres. Le pouvoir exécutif appartient au président de la République, élu par la Diète et le Sénat réunis. Il ne peut dissoudre la Diète sans l'assentiment du Sénat, et il lui est interdit de cumuler ses fonctions de président avec celles de commandant suprême de l'armée. Enfin, au point de vue parlementaire, le gouvernement est responsable devant la Diète.

Entrons maintenant dans les détails :

La loi constitutionnelle s'ouvre par un préambule où le peuple polonais, après avoir remercié la Providence de l'avoir libéré d'une captivité qui avait duré un siècle et demi et après avoir évoqué le sacrifice des générations qui ont consacré tous leurs efforts à la cause de l'indépendance, affirme solennellement sa volonté de baser l'ordre public sur les principes éternels du droit et de la liberté, et de garantir à tous les citoyens l'égalité et le respect du travail.

La forme du gouvernement est une république, où le pouvoir suprême appartient à la nation.

Le pouvoir législatif a pour organes deux Chambres. Nous examinerons d'abord la première, la **Diète**, qui est à peu de chose près l'équivalent de notre Chambre française des députés. Les membres de cette Diète sont élus pour cinq ans au suffrage universel, égal, secret, direct et proportionnel. Sont électeurs tous les citoyens âgés de 21 ans, jouissant de leurs droits civiques et ayant leur domicile dans la circonscription électorale, **sans distinction de sexe**. Tous les citoyens ayant le droit de vote sont éligibles pourvu qu'ils aient 25 ans. Ainsi, du premier coup, la Pologne s'est dégagée du préjugé si tenace encore dans les autres pays de civilisation latine et a admis l'électorat et l'éligibilité de la femme, vainement réclamé chez nous par tant de bons esprits.

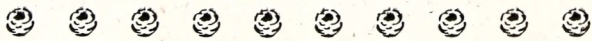
Etant considérés comme les représentants de toute la nation, les députés ne peuvent être chargés d'aucun mandat impératif. Avant d'avoir le droit d'exercer leur mandat, ils prêtent, devant leurs collègues, serment de travailler « loyalement et exclusivement » pour le bien de l'Etat.

On notera que, comme en France et dans la plupart des législations démocratiques contemporaines, les députés sont irresponsables et inviolables; que, comme en France encore, en plus de leur indemnité, ils ont droit au transport gratuit par les voies de communication de l'Etat sur tout le territoire de la République.

La Diète peut prononcer elle-même sa dissolution, en vertu d'une décision prise à la majorité des deux tiers. De son côté, le président de la République peut dissoudre la Diète avec le consentement des trois cinquièmes des membres du Sénat. Par rapport à notre droit public, l'innovation du premier cas est intéressante. Elle se complète par une autre encore plus inattendue : dans les deux cas de dissolution de la Diète, le Sénat se dissout de droit en même temps.

Le Sénat constitue le deuxième organe du pouvoir législatif. Il est comme la Diète élu au suffrage universel ; la limite d'âge des électeurs est portée seulement à 30 ans pour être électeur, à 40 pour être éligible. Les femmes n'en sont pas exclues.

Le Sénat a comme unique fonction de contrôler les projets de loi votés par la Diète, mais ses pouvoirs sont bien réduits : un projet de loi voté par la Diète, même rejeté par le Sénat, acquiert encore force de loi si, de



Ce qu'il faut connaître de la Constitution polonaise

Depuis le rétablissement de son indépendance, la Pologne n'avait pu encore se constituer un droit public purement polonais. C'est aujourd'hui chose faite. Le 17 mars dernier, la Diète a voté définitivement, en troisième lecture, le projet de constitution qu'elle élaborait depuis de longs mois.

Dans ses grandes lignes, la nouvelle Constitution insti-

retour à la Diète, celle-ci le maintient par une majorité des onze douzièmes des votants. D'autre part, le Sénat ne possède pas le droit d'initiative qu'exercent seuls la Diète et le Gouvernement.

Le pouvoir exécutif se trouve entre les mains du président de la République et du Conseil des Ministres. Le premier est désigné à la majorité absolue des voix par les deux Chambres réunies en Assemblée nationale. Il est élu pour sept ans. Quand il est empêché de remplir ses fonctions, ou si son poste devient vacant pour une raison quelconque, le **maréchal**, c'est-à-dire le président de la Diète, le remplace.

Ses prérogatives sont sensiblement les mêmes que celles reconnues par notre Constitution à notre Chef de l'Etat : il signe les lois avec les Ministres respectifs et ordonne leur publication au **Journal des Lois** ; afin d'assurer l'exécution des lois, il peut prendre des ordonnances et des arrêtés ; sur la proposition du Conseil des Ministres, il nomme à tous les emplois ; il désigne le président du Conseil ; il est le Chef suprême de l'armée, mais ne peut exercer le commandement suprême en cas de guerre ; il a le droit de grâce ; il représente l'Etat à l'étranger ; peut conclure des traités qu'il fait ensuite ratifier par la Diète ; enfin, il ne peut déclarer la guerre sans le consentement de celle-ci. Une différence avec notre droit public : il prête serment avant d'entrer en fonctions.

Les attributions des divers ministres sont les mêmes qu'en France.

Un point extrêmement intéressant de la Constitution polonaise, c'est la large décentralisation qu'elle organise. Les régions, les villes, les communes sont constituées en unités autonomes, territoriales et économiques. Chaque région possède ses Chambres de commerce, d'industrie, d'agriculture, de travail, qui « sont réunies en une Chambre économique suprême ».

Tous les citoyens sont égaux devant la loi, les titres de noblesse sont supprimés. Les minorités nationales ont droit à leur libre développement.

La liberté de conscience et de confession est garantie à tous les citoyens ; tous les cultes sont traités sur le pied d'égalité ; cependant, « la religion catholique romaine étant la religion de la grande majorité de la nation occupe la première place parmi les religions admises par l'Etat. Les rapports de l'Etat et de l'Eglise seront déterminés par un Concordat qui devra être ratifié par la Diète. » (Art. 114.)

L'enseignement primaire est obligatoire. Il est gratuit.

De ce résumé, où nous avons fidèlement suivi pas à pas le texte constitutionnel, il ressort en somme que la Constitution du 17 mars est nettement démocratique, et qu'elle s'est modelée, d'une façon générale, sur la Constitution française. Il est toutefois évident que nos amis polonais nous ont dépassé sur bien des points. En particulier, l'électorat et l'éligibilité des femmes, la décentralisation intérieure marquent un progrès très sensible sur notre droit public.

Il semble que la nouvelle Constitution polonaise réponde parfaitement aux vœux de la quasi-unanimité de la nation. Elle a été votée, en effet, avec enthousiasme par tous les partis, à l'exception de la minorité socialiste.

Ainsi le droit public de la Pologne se trouve désormais fixé sur des bases solides. C'est un pas décisif fait vers la stabilisation intérieure du pays.

HENRI DE MONTFORT.



PLUIE D'AUTOMNE

Par L. STAFF

*C'est la pluie, c'est la pluie sur les vitres, qui résonne,
D'un bruit triste, régulier, d'un bruit lent, monotone ;
Des gouttes d'eau, une à une, viennent battre ma fenêtre
De pleurs vagues, harmonieux, sans la force de naître.
Oh! la grise lumière, triste lueur de l'automne,
C'est la pluie, c'est la pluie, sur les vitres, qui résonne.*

*Des songes du soir les visions virginales
Qui attendaient en vain le soleil, douces et pâles,
S'en sont allées, vers le lointain plein d'ombre,
Par une route mortelle, par une route bien sombre,
Habillées de lambeaux, noirs lambeaux de leur deuil,
Cherchant une place muette, pour leur muet cercueil...
Et la tristesse leur met ses ailes pâles sur le front.
Cortège doux et funèbre, dans la pluie elles s'en vont,
Au loin, vers la tristesse d'un exil dont on meurt,
Des larmes claires dans les yeux... c'est la détresse qui
[pleure.]*

*C'est la pluie, c'est la pluie, sur les vitres, qui résonne,
D'un bruit triste, régulier, d'un bruit lent et monotone...*

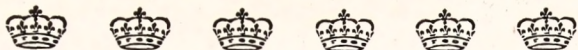
*Quelqu'un m'a délaissé, ce jour blême d'automne,
Je ne sais qui... mais je sens que quelqu'un m'abandonne.
Quelqu'un est bien mort... je cherche dans ma mémoire...
Bien aimé... l'enterrement que je semble revoir...
Le bonheur qui venait à eu trop peur... dans l'ombre...
Quelqu'un voulait m'aimer, mais ce jour pâle et sombre
Lui a brisé le cœur..., qui demandait en vain...
Le mendiant sans aumône est mort, est mort de faim...
Quelque part a brûlé une pauvre demeure...
Et les enfants sont morts... comme on pleure... comme on
[pleure.]*

*Des gouttes d'eau, une à une, viennent battre ma fenêtre
De pleurs vagues, harmonieux, sans la force de naître.*

*Par mon jardin, Satan aux tristesses amères
A passé, le changeant en un terrible cimetièrre.
Avec son front pâle, sur sa poitrine baissé,
Il jetait de la cendre sur le gazon fané,
Il jetait des morceaux de pierre sur mes fleurs
Et semait le délire de mort et de terreur ;
Puis terrifié par l'œuvre mortelle et solitaire
S'abattait lourdement sur la terre de pierre
Pour éteindre en lui des sanglots d'horreurs.
Oh! tristesses monstrueuses, ô larmes de feu qu'il pleure!*

*C'est la pluie, c'est la pluie sur les vitres, qui résonne,
D'un bruit triste, régulier, d'un bruit lent et monotone ;
Des gouttes d'eau, une à une, viennent battre ma fenêtre
D'un bruit triste, régulier, d'un bruit lent, monotone ;
Oh! la grise lumière, la triste lueur d'automne.
C'est la pluie, c'est la pluie, sur les vitres, qui résonne...*

Traduction de M. W.



Les Fêtes du Centenaire de Napoléon à Varsovie

Les fêtes du 5 mai organisées à Varsovie à l'occasion du centenaire de la mort de Napoléon I^{er}, ont constitué un hommage admirable rendu à la mémoire du grand homme par le peuple polonais, qui a su magnifiquement exprimer la fidélité de sa reconnaissance.

Avant tout, il faut rendre hommage au zèle, à l'intelligence et à l'activité du Comité d'organisation qui est arrivé à régler les détails de cette journée de la manière la plus heureuse et la plus artistique (1).

La Messe militaire sur la place de Saxe

Les esprits semblaient hier dominés par la gravité des heures que vit à nouveau la Pologne dans ses fils affectionnés de la Haute-Silésie ; la commémoration du Centenaire Napoléonien accentuait l'importance des événements internationaux auxquels l'Allemagne donnera sous peu une tournure conciliatrice ou violente.

Il semblait que les cérémonies officielles où l'on célébrait pompeusement l'œuvre de la Gloire Impériale étaient revêtues, ouatées d'un recueillement majestueux.

La messe militaire sous les colonnades de la place de Saxe, estrade de pierre aux lignes pures et sévères, reliant deux palais, fut empreinte d'une solennité grandiose.

Sur la première plateforme reliant deux escaliers, qui convergent ensuite vers le plain-pied de la colonnade, quatre officiers, deux Français, deux Polonais, montent la garde, sabre au clair. Ils honorent les reliques de Napoléon que la France confie à Varsovie.

Voici l'autel surmonté d'une image ancienne de la Vierge. Tout autour sont groupés les membres du gouvernement, du corps diplomatique, les missions militaires, en uniforme, parmi lesquelles on reconnaît le général Niessel et les édiles parisiens.

Les troupes sont massées sur la place de Saxe qu'emplit une foule recueillie d'assistants, parmi lesquels le groupe vénérable et symbolique des vétérans de 1863. Vers 10 h. 15, l'hymne national retentit. Voici le Chef de l'Etat. Le maréchal Pilsudski passe en revue ses troupes.

Puis la messe commence, célébrée par S. E. le cardinal Kakowski. Les phases de l'élévation sont ponctuées de coups de canon ; cependant que des avions magnifient sous un ciel clair l'épopée napoléonienne.

Le baptême de la place Napoléon

La messe terminée, les autorités en cortège se rendent sur la place Warecki, où se dresse un monument provisoire surmonté du buste impérial. On lit l'acte officiel qui baptise cette place du nom de Napoléon, ce nom que les Polonais, de la Baltique aux Carpathes, de la Galicie

(1) Les Amis de la Pologne tiennent à féliciter particulièrement le comte Stanislas du MORIEZ, leur correspondant à Varsovie, pour le succès des fêtes du centenaire, qui lui est dû en notable partie.

à la Poznanie, prononcent avec un accent religieux. Alors retentit la **Marseillaise** ! Et, aux acclamations de la foule amie de la France, défilent fantassins et cavaliers polonais, descendants ou neveux de ceux qui servirent à l'Empereur de fidèle escorte sur la route pénible de son dernier exil.

Au Musée napoléonien

A midi et demi, le Chef de l'Etat a inauguré les salles du musée de l'armée, consacrées à l'exposition des souvenirs napoléoniens.

Le Chef de l'Etat a été reçu par le Directeur du musée national, M. Gembarzewski, et par le général Haller qui, en qualité de président du musée de l'armée, a prononcé un éloquent discours en français, dont nous donnerons les principaux extraits.

L'exposition merveilleusement organisée, comprend des reliques et des souvenirs d'une valeur inestimable, fournis par toutes les familles polonaises, et en premier lieu par celle du comte Krasinski.

Dans la salle principale, les reliques apportées de France par le général du Moriez étaient artistiquement et pieusement déposées sur un socle de velours, autour duquel deux soldats montaient la garde.

Ces authentiques souvenirs prêtés par le Musée français de l'Armée étaient :

Le petit chapeau de Napoléon porté pendant le retour de l'île d'Elbe ;

Le glaive du Premier Consul ;

Un grand cordon et une plaque de grand aigle ;

L'aigle d'un drapeau de la Garde ;

Le masque de Napoléon moulé sur son lit de mort par le docteur F. Antommarchi ;

Un biscaten ramassé sur le champ de bataille de Waterloo.

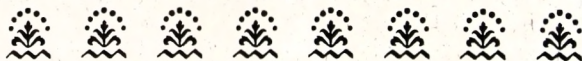
**

L'après-midi, une manifestation eut lieu à l'Hôtel de Ville ; le soir, un gala fut donné au Grand Théâtre.

Ajoutons que de belles fêtes ont eu lieu aussi à Wilno, à Poznan, à Lwow, à Lodz, etc.

La célébration du centenaire de Napoléon laissera une page brillante dans l'histoire des relations franco-polonaises.

(D'après le JOURNAL DE POLOGNE.)



Les Régrets de Napoléon à Sainte-Hélène

La meilleure façon d'honorer la mémoire de Napoléon I^{er}, ce devrait être de se pénétrer de ses regrets pour ne pas reprendre les mêmes errements. Il a dit à Sainte-Hélène, le 6 mai 1817, au général de Montholon : « Je me rappelle mes fautes, c'est comme un cauchemar continu, dès que je ferme les yeux. »

« Il revenait souvent sur ses intentions à l'égard de la Pologne : « Aussi longtemps, affirmait-il, que la Pologne ne serait pas rétablie, l'Europe occidentale serait sans frontières du côté de l'Asie. La Pologne est la barrière

naturelle de l'Europe occidentale contre la Russie. Le rétablissement du royaume de Pologne avec la Galicie, la Silésie et le littoral de la Baltique était dans ma pensée l'œuvre de ma diplomatie. Les Polonais sont les Français du Nord, c'est un peuple de braves...

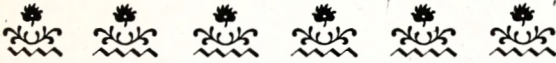
« En relevant la Pologne, cette véritable clé de toute la voûte, je ne me réservais que les bénédictions de l'avenir. A Austerlitz, j'ai laissé la liberté à Alexandre, que je pouvais faire mon prisonnier. Après Iéna, j'ai laissé le trône à la Maison de Prusse, que j'en avais abattue. Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autrichienne...

« Mon plus grand tort a peut-être été de ne pas détrôner le roi de Prusse, lorsque je pouvais si aisément le faire...

« L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre : Que de mal nous avons fait ! que de bien nous pouvions faire ! »

Espérons que la Société des Nations n'aura pas un jour à répéter ce *mea culpa* !

LADISLAS MICKIEWICZ.



L'ART POLONAIS

Jean MATEJKO

Parmi les patriotes polonais du XIX^e siècle qui ont prouvé par leur vie et leurs œuvres leur grand amour de la patrie, Jean Matejko (1) doit être placé au premier rang.

C'est l'amour de la Pologne qui l'a poussé à un travail ardent, passionné et sans repos. Les misères de la vie quotidienne ne l'occupent pas, il travaille avec une seule pensée, la Pologne. Et son œuvre est géniale et immense.

L'amour de la patrie crée dans Matejko l'artiste. Cet amour le guide, le passionne et lui donne l'intuition des époques passées. Les personnages vigoureux de ses tableaux n'ont pas seulement le costume de leur temps, ils ont aussi l'expression, l'attitude des personnalités qu'ils représentent, et leurs figures reflètent leurs âmes.

Jean Matejko naquit à Cracovie en 1838, son père était professeur de musique. Après un court séjour au lycée Sainte-Anne, le jeune Matejko le quitta, malgré le mécontentement de ses parents, pour s'inscrire comme élève à l'École des Beaux-Arts à Cracovie.

Après six années de travail intense, il obtient une bourse pour son tableau de « Sigismond le Vieux annoblissant les professeurs ». Ce succès lui permet de partir à Munich. Malgré la misère et la fièvre typhoïde qu'il y contracte, Matejko s'adonne à la peinture avec sa fougue habituelle et cherche des documents pour son œuvre: « Costumes en Pologne ». Les tableaux qu'il peignit à Munich révèlent un artiste de génie.

Après dix mois de séjour à Munich, Matejko revient dans sa ville natale. Dans le silence de la cathédrale de

Sainte-Marie, sous la voûte gothique, il passe des heures à contempler le merveilleux triptyque de l'autel, du sculpteur Wit Stwosz qui vécut à la fin du XV^e siècle et le commencement du XVI^e. On peut dire que Wit Stwosz fut le seul maître de Matejko. Cette même force de caractère et la beauté des formes de la sculpture de Stwosz se retrouvent dans les tableaux de Matejko. Cracovie, avec son palais royal, — le Wawel — et sa cathédrale au caractère archaïque, influença l'artiste et lui permit de faire revivre l'ancienne Pologne.

L'année suivante, Matejko part pour Vienne, où rien ne l'intéresse, sauf des documents pour « Les Costumes en Pologne », qu'il s'applique à rassembler, afin de retourner à Cracovie. L'œuvre des « Costumes » est terminée en 1862.

Ce qui caractérise l'œuvre entière de Matejko, c'est cette honnêteté documentaire et cette persévérance qui lui fit toujours terminer tout travail commencé, malgré les difficultés formidables qu'il devait surmonter, quand il réédifiait l'époque qu'il n'avait pas vécue et reconstituait des aspects de la vie qu'il ne pouvait pas observer sur ses contemporains. Pour établir un détail, Matejko n'hésitait pas à feuilleter les vieilles chroniques décorées de miniatures, à chercher des documents sur des dalles des sépultures et des vitraux d'églises, même sur les monnaies et les sceaux anciens. Ces recherches minutieuses, liées à l'intuition et au grand talent de Matejko, lui permirent de créer ces personnages pleins de vie dans ses tableaux, et l'ouvrage sur « les Costumes en Pologne » offre, non pas des mannequins affublés d'originaux, mais des types caractéristiques et vivants.

L'insurrection de 1863 arrive. Cet événement rappela à l'imagination de Matejko le prédicateur de Sigismond III, Pierre Skarga, qui avertit la Pologne des dangers amoncelés sur elle. Matejko, après tant d'espoirs déçus, affligé dans son cœur de patriote, s'enferma dans son atelier et peignit « Le Sermon de Skarga ». Il exécuta ce tableau à 25 ans. Deux ans plus tard parut « Rejtan » une triste page de l'histoire de Pologne relative aux partages.

Dans cette même année 1863, l'Académie des Beaux-Arts de Prague lui offre le poste de directeur. Matejko refuse, il ne veut pas quitter Cracovie. Quand sa ville natale lui fait une pareille proposition, le grand artiste et ardent patriote l'accepte avec joie.

Matejko travaille sans trêve. On peut dire qu'il n'a pas laissé passer un anniversaire de l'histoire de Pologne sans le commémorer par un tableau. Ainsi furent peints : « L'Union de Lublin », « Batory », « L'Hommage du duc de Prusse », « Sobieski », « Grunwald », « La Constitution du 3 mai 1791 », « Kosciuszko à la bataille de Raclawice », et « Jean Casimir » inachevé à cause de sa mort. Huit toiles importantes, dont le sujet se rapporte au passé de la Pologne.

La nation polonaise voulut acquérir « Sobieski » pour un musée national, mais par un sentiment de piété, Matejko l'offrit à la Pologne à la condition qu'on en fit don au pape Léon XIII, afin de commémorer la victoire de Vienne et le geste généreux de Sobieski qui envoya le drapeau enlevé aux Turcs à la bataille de Vienne au prédécesseur de Léon XIII. La décision de Matejko fut acceptée et l'artiste, avec une délégation polonaise, alla lui-même apporter le présent au Vatican.

Le succès de Matejko est universel. Pour son tableau « Skarga », il obtint au Salon de Paris, en 1865, la médaille d'or. Médailles à Chicago, à Vienne, à l'Exposition

(1) Prononcer : **Matejko**.

Internationale de Paris, etc. Docteur en philosophie « honoris causa » des Académies de Paris, Vienne et Berlin, membre de plusieurs Académies des Beaux-Arts, chevalier de la Légion d'honneur, Matejko fut nommé citoyen de nombreuses villes étrangères.

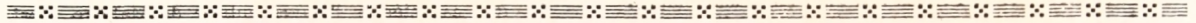
Ces succès n'entravent pas son talent.

Matejko voyage en France et en Allemagne et visite, en 1872, Constantinople, mais il travaille sans repos. Il fait des nombreux portraits d'une grande envergure, des projets de vitraux pour la cathédrale de Léopol, la merveilleuse polychromie qui décore la cathédrale de Sainte-Marie à Cracovie. Des tableaux historiques comme « Jeanne d'Arc », « Polonia », « La Mort de Przemyslaw », « Leszek le Blanc à Dijon », « L'Histoire de

la civilisation en Pologne », et bien d'autres, ainsi que des dessins et des croquis, — en somme, une œuvre formidable. Dans ces tableaux, l'amas des personnages, étoffes, décors, animaux, déborde des cadres et révèle, outre un peintre génial, un historien plein de savoir. L'âme de Matejko est imprégnée d'une tristesse et d'une gravité qu'il prête volontiers à ses personnages expressifs et solidement construits. Par son art patriotique, historique et éducatif, il a élevé un monument unique à la Pologne.

Jean Matejko mourut le 1^{er} novembre 1893 à Cracovie, dans la maison où il naquit. La nation polonaise en a fait un musée.

L. ZAWADZYNKA.



MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Brillot, le Roi des Gnomes, qui grelotte pendant l'hiver dans la Grotte de Cristal, envoie sur terre le savant Baliverne, pour savoir si le printemps est enfin revenu. Mais le docte historiographe ne sait rien voir. Un autre gnome, Terre-à-Terre, remarquable par son appétit et son sens pratique, sort à son tour de la Grotte, tire Baliverne des mains d'un tzigane, et revient avertir les gnomes que le printemps est revenu.

Le roi Brillot quitte la grotte de Cristal

La nuit était chaude et calme et l'aube était encore lointaine, lorsque Pierre Gratton, s'en revenant de la foire, vit devant ses yeux une soudaine clarté, comme si quelque chose avait brûlé sous un rocher.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? pensa Gratton. Est-ce le feu ? C'est peut-être un trésor qui se purifie ? Car les vieux racontent que des brigands habitaient sous ce rocher-là, dans les anciens temps, et l'or et l'argent qu'ils avaient volé, ils le cachaient dans la terre. Pour sûr, c'est un feu sacré qui purifie l'argent du crime... Il doit le faire pendant cent ans, et si l'argent était à un orphelin, il doit le faire pendant deux cents ans... Quand le crime sera consumé, un trésor comme cela se laissera prendre par l'homme, mais il faudra le partager avec les pauvres et les orphelins, sinon il se dissipera. Oh ! si la chance tombait sur moi !...

Il donna un coup de fouet à son cheval et se dirigea droit à la clarté.

— Elle va disparaître ? Elle va rester ? se demandait-il en cheminant. Si l'heure n'est pas venue, elle va disparaître.

Mais la clarté ne se dissipait pas, au contraire, elle était toujours plus distincte, et du rocher surgissaient des rayons magiques, comme des arcs en ciel, comme des rayons de soleil qui se brisent dans une goutte de rosée.

Le cœur du pauvre Gratton tremblait bien fort ; il était

pauvre comme un rat d'église et il avait à la maison deux gamins blonds, deux orphelins que la mère lui avait laissés en quittant ce monde, il y avait six mois.

Ces enfants, une pauvre chaumière, ce cheval et ce chariot, c'était là tout son avoir. Il se louait avec le chariot, en cherchant de par le monde à gagner quelques sous. Mais le pain manquait tout de même quelquefois dans la chaumière. Certes, un écu d'argent aurait été bien utile.

Le pauvre Gratton s'avançait et il priait en son âme. Il calculait qu'il achèterait à son voisin un hectare de terre, s'il trouvait le trésor. Il planterait des pommes de terre, et pourrait nourrir ses enfants. Mais il jeta un coup d'œil et vit s'empresser dans la clarté une foule de tout petits êtres, si petits, si petits, que de loin on les voyait à peine se dresser au-dessus de terre. De longues barbes, de bizarres costumes ; d'ailleurs, ils ressemblaient aux hommes.

— Des gnomes, murmura Gratton, qui se sentit froid dans le dos. Il tira les guides pour passer de côté, car mieux vaut laisser le chemin libre aux gnomes.

Mais cette foule l'entourait déjà et criait :

— Holà ! holà ! fermier ! Porte-nous nos affaires.

Et sans attendre la réponse du paysan, ils se mirent à grimper au chariot.

L'un d'eux s'agrippe aux ridelles, l'autre aux rais, un autre s'accroche au marche-pied, un autre escalade le timon, c'est un véritable assaut !

Le paysan s'arrête et regarde : que va-t-il advenir de tout cela ? Il se sent oppressé, il a peur, et il a honte d'avoir peur de ces petits êtres. Que doit-il faire à présent ?

Il n'eût pas le temps de beaucoup réfléchir, car, à peine les uns étaient-ils sur le char, que les autres leur passaient des cassettes et des caisses étranges, d'où sortaient ces rayons d'arc-en-ciel. D'autres jetaient sur le char des barres d'or et d'argent, tout comme si elles avaient été de simple fer.

Tout cela cliquetait et résonnait et éblouissait le paysan à lui en faire perdre la tête. Il ne savait pas bien s'il rêvait ou s'il voyait réellement ces merveilles.

D'une caisse sortaient, ainsi que des flammes, des pierres rouges comme des rubis et grosses comme des œufs de caille. Ici, l'air s'azurait de saphirs bleus, si beaux qu'ils brillaient comme le ciel. Là, une lumière verte passe sur les visages : elle sort d'une cassette pleine d'émeraudes. D'un côté, des perles ; d'un autre, tant de bagues que les yeux vous en sortent de la tête ; on ne sait que regarder d'abord.

Les gnomes s'agitaient entre ces riches-tes, rapides, agiles, éclatants et bigarrés comme les tulipes qui fleurissent au printemps sur les talus.

Le char était presque plein ; le reste des caisses et des coffres avait été apporté devant le rocher, lorsque resplendit tout à coup une lumière merveilleuse et limpide comme l'étoile du matin.

Gratton se couvrit les yeux de ses mains, devant cette clarté inattendue. Mais, quand il regarda de nouveau, il vit sortir de la grotte le Roi des gnomes, avec sa couronne d'or, dans sa pourpre, et son sceptre d'or à la main. Un gros diamant fulgurait sur ce sceptre et lançait une telle lumière qu'il faisait clair comme en plein jour.

Gratton fut pétrifié : il n'avait, de sa vie, vu une telle majesté. En fait de rois, il ne connaissait que l'Hérode de l'Épiphanie, que les garçons promènent à travers le village.

Il était effrayé à ne savoir que faire : s'incliner devant ce tout petit Roi ou tout bonnement s'enfuir ?

Mais le Roi fit signe de son sceptre et dit avec bonté :

— Salut, brave homme !
Que Dieu te garde !
Dépêche-toi, la nuit s'enfuit !

Et il monta sur le char, ses courtisans l'y aidant et s'empressant pour servir Sa Majesté royale.

Mais cette ascension n'était pas aisée : le manteau de pourpre s'accrochait à la banne, le sceptre se prenait à l'essieu, et, peu s'en fallut que la couronne ne tombât de la tête royale. Les pantoufles rouges brodées d'or s'égarèrent dans le foin. Le bon Roi se débattait comme il pouvait, mais le pire obstacle était le pige Rondouillard, lourd comme une bâche, qui se remuait à peine et qui marchait sur le manteau du Roi ou bien tirait la pourpre trop en arrière. En cherchant les pantoufles dans le foin, il tomba à plat-ventre sur le Roi. Il s'empêtrait dans les jambes de tous, il était comme une cinquième roue à un carrosse. Il fallait que le Roi eût une sainte patience pour garder un pareil lourdaud attaché à sa personne.

Cependant, Gratton, voyant qu'il ne lui arrivait rien de mal, se remit de sa frayeur. Il riait sous cape, en contemplant le comique spectacle, comme s'il avait été au théâtre des marionnettes. Il avait souvent entendu parler des gnomes ; il savait que la bonté est le meilleur moyen à prendre avec eux : s'ils se mettent à aimer quelqu'un, ils ne lui font aucun tort, et même ils lui font fête.

Défunt son grand-père lui avait raconté que ces gnomes, qu'on appelle aussi lutins ou pauvrets, habitent volontiers chez les bonnes gens. Ils demeurent derrière le poêle ou dans les trous de souris ; ils en sortent pendant la nuit, entrent dans la pièce et ils prêtent leur aide, quelque travail qu'il y ait à faire dans la chaumière.

Là, ils battent le beurre pour la fermière ; ici, ils pétrissent le pain ; ils filent si bien la quenouille qu'elle luit comme de l'argent. Parfois, ils sortent de la chaumière et jettent un coup d'œil sur l'écurie. Ils tressent le cri

des chevaux ; il les nettoient avec l'étrille et font briller leur peau comme de l'eau.

Au temps de la moisson, l'un d'eux s'assied sur la borne ; il berce l'enfant emmailloté d'un drap et suspendu à la branche d'un saule, pour qu'il dorme bien et ne gêne pas sa mère, baissée sur le champ, faucille en main.

Si l'enfant commence à pleurer, il lui chante de belles chansons, et quand un gars a grandi ainsi, ces chansons lui reviennent en tête, on ne sait d'où : on dirait que quelqu'un les lui chuchote à l'oreille.

Alors, les gens s'étonnent et disent :

— Quel drôle de garçon ! Il va, il chante, et il joue de la flûte comme si quelqu'un le lui avait appris.

Ils ignorent qu'il ne fait que se rappeler ce qu'il a entendu chanter aux gnomes, dans sa petite enfance, quand il était suspendu à une branche.

Le grand-père disait qu'un gnome lui avait à lui-même appris à chanter, et il laissait toujours des morceaux de pain et de fromage pour les gnomes au bout du banc, car ils ne veulent pas manger par terre : ils ont leur dignité.

Et au Jeudi-Saint, ou au Vendredi-Saint, quand on préparait le festin dans la chaumière, il prenait une miette de chaque brioche, de chaque saucisson, de chaque plat, et il les mettait au bout du banc pour ses petits aides.

Tous les biens se multipliaient chez lui et la ferme prospérait. Les chevaux étaient gras, la toison des moutons était haute comme un chaume, les vaches étaient pleines de lait, elles n'avaient pas leurs pareilles dans le village. Rien d'étonnant : la défunte grand-mère, en trayant les vaches, laissait toujours un peu de lait pour ses pauvrets.

Cela avait duré longtemps, jusqu'à la mort du vieux et jusqu'à la mort du père de Gratton. Alors, l'oncle avait pris les orphelins sous sa tutelle ; il avait changé les anciennes habitudes ; il avait mal dirigé la ferme, négligé le bétail et pris pour lui-même tout ce qu'il avait pu.

Ainsi, les orphelins tombèrent dans la dernière misère et leur ruine criait justice au ciel.

Tout le monde put voir les gnomes sortir en plein jour de leur cachette derrière le poêle. Ils traversèrent la chambre, franchirent le seuil, et s'en allèrent loin, bien loin de par le monde, et avec eux s'en alla le reste des biens. Aux orphelins, rien ne resta ; l'oncle ne s'enrichit d'ailleurs pas de leur ruine.

Ainsi songeait Gratton, en se tenant à l'écart. Les gnomes, après avoir mis sur le chariot le reste des caisses et des cassettes, firent à leur Roi une bonne place et le couvrirent d'un velours de prix. Les plus importants de sa suite s'assirent à ses pieds ; les autres s'accrochèrent au chariot comme ils purent et appelèrent Gratton pour le presser de se mettre en route.

— Sur le timon, sur le brancard,
Le Roi s'assied pour le départ.
Sur le brancard, sur le timon,
Partons, partons, par le saint Nom !

— Comment, diable, partir ? demanda résolument Gratton, qui, débarrassé de sa première épouvante, se prenait à l'espoir. A droite ou à gauche ?

Et eux de répondre :

— Pierre ici, pierre là,
Va-t'en vite et va tout droit.

Alors, Gratton :
— Où irons-nous ?

Eux :

— Par les champs et les bosquets,
Par les ruisseaux et les prés,
Les pays ensoleillés.

Le paysan demanda, en se grattant la tête :
— Et que recevrai-je pour ma peine ?

Ils répondirent :

— Une tête de pavot ;
Quelque gentil petit mot...

Alors, Gratton :

— Cela n'est pas ! Pas d'affaires ! Le chariot est à moi, le cheval est à moi, et ce qu'il y a sur lui est à moi aussi.

Mais le Roi Brillot parla :

— L'équipage est à vous,
Le bagage est à nous.
C'est d'un pauvre bûcheron
De se laisser duper.

Et ils firent cliqueter leurs épées.

— Eh bien ! que ce soit par moitié, dit le paysan.

Mais le Roi Brillot parla :

— Bonhomme, dit-il d'une voix paisible, si tu possédais, non pas même la moitié, mais la millième partie de la millième partie de ces trésors, ce serait ta perte. Les grandes richesses abattent l'homme comme une grave maladie : elles lui retirent les forces du corps, elles lui jettent l'âme hors de la poitrine et l'entraînent loin du bon chemin.

Et les gnomes, en chœur :

Le riche est une canaille ;
Il méprise le travail.
Pourquoi donc vit-il ?

Quand ils se furent tus, le Roi Brillot continua :

— C'est pour cela que la Terre, notre mère, n'a pas donné toutes ses richesses aux hommes, mais bien à nous, ses petits serviteurs, qui les gardons sans nous enrichir. Nous n'échangeons pas les perles contre les larmes du pauvre, nous ne vendons ni n'achetons de diamants ; nous ne frappons pas l'or pour faire des pièces. Nous réjouissons nos yeux de l'éclat de ces richesses, en louant la Terre, notre mère, et nous montons une garde attentive auprès de ces trésors.

Alors, le paysan demanda :

— Puisque le gros Roi est si bienveillant, que je sache d'où on les tire ?

— Tous les trésors se retirent de la terre, répartit le Roi ; ils sont formés de ce que l'homme a négligé ou abandonné. Les miettes du temps gaspillé se changent en saphirs ; les miettes de pain gâché, en perles lumineuses ; les miettes de la force qui ne s'est pas employée pour le bien des autres ou de soi-même se transforment en or pur. Si l'homme n'avait pas négligé ou dédaigné ces miettes, les trésors seraient à lui ; mais ils s'en vont sous terre, et là, c'est nous qui les gardons.

Gratton, là-dessus, ouvrit largement la bouche et demanda :

— Vous êtes sous la terre, comme des taupes aveugles ? Bon Dieu !

Et le Roi :

— Tout provient de la terre, les petites et les grandes forces. La terre donne à chacun autant de puissance qu'il peut en retirer.

— Et qu'est-ce que vous faites là-dessous ? dit le paysan.

Les gnomes en chœur :

Nous comptons les grains de sable,
Nous comptons les gouttes d'eau,
Dans la source et sur l'herbage,
Et les sueurs du travail.
Nous comptons les fleurs des prés,
Les feuilles de la forêt,
Et l'inscrivons bien et beau
Sur l'écorce du bouleau.

— Pffft, s'écria Gratton en crachant. C'est un bourdonnement de mouches, qu'une telle façon de parler ! Qu'est-ce que j'y comprends ? Que le vieux Roi ordonne à ses serviteurs de rester tranquilles, car ils me font tourner la tête avec ce chant-là ! Si je dois partir, je partirai, mais je voudrais savoir où, et pour quel prix ?

Il saisit les guides et claqua de la langue pour faire démarrer le cheval. Et il se prépara à marcher près du chariot, car il n'y avait plus de place pour lui à l'intérieur.

— Pars tranquille, brave homme, dit le Roi, en lui faisant signe de son sceptre. Nous te paierons selon ton travail et nous ne te ferons point de tort.

— Soit, dit Gratton. Je me fie à la parole royale. Mais où devons-nous arriver ?

A cette demande, les gnomes s'agitèrent comme des abeilles dans la ruche. L'un conseille quelque chose, l'autre quelque chose d'autre. La voix paisible du Roi se percevait à peine dans le brouhaha.

Tout à coup, Baliverne éleva la voix et dit :

— Comme nul règne ne saurait se passer de sagesse, et que la sagesse se trouve dans les livres, je plaide pour que ce brave paysan nous conduise à l'endroit où il y a la plus grande quantité d'œufs. Ainsi, je pourrai trouver une autre plume et acquérir une gloire nouvelle.

Mais Terre-à-Terre, si bien enfoncé dans le fossé qu'on lui voyait à peine le bout du nez, s'éleva contre cette idée :

— Rien de bon dans cette affaire-là ! A quoi me servira la sagesse, à quoi me servira la gloire, quand j'aurais faim ? Un estomac plein, voilà l'important ! Le reste ne vaut pas un sac d'étoupe.

Et, s'adressant au Roi, il dit :

— Si tu veux, Roi magnanime, avoir la paix dans ton royaume, en premier lieu fais en sorte qu'il n'y ait pas d'affamés. Voici mon avis : puisque ce paysan doit nous conduire, que ce soit à l'endroit où les gruaux bout sur le poêle et où les lardons grésillent. Autrement, point de tranquillité !

— Non, non, s'écrièrent les autres, point de tranquillité.

Et la rumeur allait augmentant, en sorte que le chariot paraissait être un hôtel de ville, quand les bourgeois s'y querellent.

Et comme cela continuait, le vieux Roi, faisant un signe avec son sceptre rayonnant, leur dit :

— Si l'on n'est pas d'accord, il va falloir un ordre.

Et, se tournant vers Gratton, il lui dit :

— Conduis-nous à ta guise, brave homme.

Gratton sourit avec astuce, et, clignant de l'œil gauche, du droit regarda Terre-à-Terre :

— Attends, mon gros ! pensa-t-il. Les autres, je vais les conduire, avec leur Roi, dans un endroit où ils se rassasieront. Mais toi, je ne te lâcherai qu'au village de la faim. Tu t'y aminciras, n'aie crainte !

Il fit claquer son fouet, et l'on se mit en route.

Terre-à-Terre rencontre Mariette l'orpheline

Par-delà les monts des Karpathes,
Et l'épaisseur de trois forêts,
Était une pauvre cabane,
Qu'on nommait le Regard de Dieu.

Nul ne saurait plus aujourd'hui
Pourquoi on la nommait ainsi.
Était-ce parce que sur elle,
Tout semblable au regard de Dieu,
Resplendissait l'azur du ciel ?

Était-ce parce qu'au matin
L'aube y jetait ses étincelles,
En se dorant sur les sapins
Comme une divine prune ?

Parce qu'un ruisseau y passait,
Coulant si doux et si tranquille,
Qu'un œil bleu semblait se mirer
Dans le cours de son flot limpide ?

Une étoile petite et claire
Brille au-dessus la chaumière
Dans le crépuscule d'été,
Larme d'argent de la bonté
Dans les yeux de Dieu scintillante...

Serait-ce le malheur qui tombe
Sur la chaumière, comme une ombre ?
Ou le bonheur qui étincelle
Comme la lumière sur elle ?
L'homme lève les yeux au ciel
Et voit le Regard Éternel.

Mais d'où que provienne ce nom,
Il nous suffit que nous sachions
Qu'au delà des monts des Karpathes
Et l'épaisseur de trois forêts,
Était une pauvre cabane,
Qu'on nommait le Regard Divin.



Serait-ce le pigeon sauvage qui roucoule,
De nostalgie tout languissant ?
Serait-ce un rossignol, chantant éperduement
Le printemps qui déjà s'écoule ?

Serait-ce la forêt qui là-bas se recueille ?
La sombre forêt silencieuse...
Serait-ce la tempête accourue sur les champs,
Et ses profonds gémissements ?

Ce n'est pas le ramier qui se plaint dans la nuit,
Et ce n'est pas non plus la forêt qui gémit.
C'est la mère qui agonise
Et qui va quitter son enfant.

Qui la nourrira désormais ?
Qui lui donnera un baiser ?
De ses yeux bleus, qui essuiera les larmes ?
Qui étendra cet enfant étranger ?

Son enfant, elle l'a bercé
Dans un berceau d'osier doré.
Pour dormir, à présent, rien que la terre noire
Ou le péché d'argile dure...

D'une chanson, parfois, la mère l'endormait,
Ou bien d'une chanson au matin l'éveillait.
Qui va l'appeler à présent ?
La froide voix des étrangers indifférents.

Elle la soignait, comme un oiselet,
Avec du pain blanc et du miel doré.
Et maintenant, dans sa misère,
L'orpheline affamée n'aura qu'un pain amer.

Elle a tissé la toile de lin blanc
Pour la chemise et le maillot,
Et, désormais, sa pauvre enfant,
En de grossiers haillons conduira son troupeau.

Le soleil s'est couché derrière la colline,
Le crépuscule aussi s'éteint ;
La mère quitte l'orpheline
Et la remet au Nom Divin.



Marie pleure chaque jour,
Marie pleure chaque nuit.
L'alouette est de retour,
L'hirondelle fait son nid.

L'alouette est de retour,
Au dimanche des Rameaux.
Sur la tombe de la mère
Croissent les coquelicots.

Sur la tombe de sa mère,
L'enfant pleure doucement,
Car de sa pauvre chaumière,
Des étrangers la chassèrent..

Ils l'en ont chassée au soleil levant,
Ils l'ont chassée vers l'Orient,
Va-t'en par le monde, orpheline,
Servir pour un morceau de pain.

Va-t'en par le monde, orpheline,
Les oies d'autrui tu garderas.
Tu seras lavée par la pluie,
Le clair soleil te séchera ;

Tu seras lavée par la pluie,
La bourrasque te fouettera.
Va-t'en par le monde, orpheline,
De toi, nul ne se souciera.

(A suivre.)

oo

Un professeur polonais demande à acheter d'occasion
l'ouvrage de MM. Cotton et Mouton : « Les ultramicros-
copes et les objets ultramicroscopiques ».

Écrire, pour faire offres, aux « Amis de la Pologne ».

NOTRE ACTION

COMITÉ DE MARSEILLE

Nous sommes heureux de signaler la constitution définitive du Comité de Marseille, et nous tenons à féliciter tout particulièrement, pour leurs initiatives et leur énergie, la secrétaire générale du Comité, Mme Germaine NIEDUSZYNSKA-MAITRE, femme du très sympathique consul de Pologne à Marseille, et le trésorier général, M. Henri GACHON.

Nous rendrons compte dans le prochain numéro de la fête qui vient d'avoir lieu à Marseille, sous les auspices de ce Comité.

Aujourd'hui, nous devons nous borner à donner la liste de ses membres :

Présidents d'honneur :

MM. le Préfet des Bouches-du-Rhône ;

le Maire de Marseille ;

le Général Commandant le XV^e Corps d'armée.

Président : M. Charles de Larivière, Trésorier-payeur général des Bouches-du-Rhône, ancien Régent de la Banque de France ; Secrétaire générale : Mme Germaine Nieduszynska-Maitre ; Trésorier général : M. Henri Gachon.

Conseil d'administration : Président : M. Ludovic Allec ; Vice-Président : M. Henri Urtin, avocat, etc.

Sous le Patronage de :

M. le Contre-Amiral Beaussant, Commandant la Marine ; Mgr Fabre, Evêque de Marseille ; M. le Commandant Baudouin ; MM. Estrine, Président du Comité de relations internationales ; Bruguère, Président du Culte protestant ; Rabaud, Président du Tribunal civil ; Payot, Recteur de l'Académie d'Aix ; Léotard, Secrétaire général de la Société de Géographie ; Prat-Noilly ; Samat et Bourgeois, Directeurs du « Petit Marseillais » ; Rivals, Doyen de la Faculté des Sciences ; le D^r Beltrami, Professeur à l'École de Médecine ; Artaud, Conseiller d'arrondissement ; Richard, Directeur du « Petit Provençal » ; Marguery ; Audibert, Directeur du « Radical » ; Missel, Directeur de l'École d'Ingénieurs ; Barlatier, Directeur du « Sémaphore » ; Mmes la Générale Monroë, l'Amirale Beaussant ; Léon Bonnasce ; Paul Desbief ; Bonhn ; de Verville ; Baudouin ; Gaston Philopal ; Fröhlich ; Paul Cyprien-Fabre ; la Générale Straforello ; la Générale Baugy ; Estrine ; Daher ; Henri Gachon ; Henri Grawitz ; Henri Urtin ; Edouard Fabre-Luce ; Henri Brenier ; Tyborowska-Chaussé ; Jozefowicz ; Relotius ; de Nonent, etc.

DES LIVRES POUR LA POLOGNE

Cette quinzaine, les dons ont été nombreux et importants.

Le Comité de Laval, nous a envoyé, par sa Secrétaire générale, Mme Marguerite LASSALLAS, 32 ouvrages scolaires. Le paquet a été remis à nos bureaux par un Polonais de Lithuanie, que les aventures de la guerre avaient fait échouer à Laval et qui désespérait de retrouver un jour sa famille. Il doit maintenant être de retour dans son Osmiana natal, près de Wilno, grâce aux démarches accomplies pour lui par Mme Lassallas. Voilà une bonne action à porter au compte du Comité de Laval.

M. KOZLOWSKI, de Toulouse, adresse encore deux caisses de livres, par notre intermédiaire, au Cercle franco-polonais de Bydgoszcz (Bromberg) et au Collegium Marianum de Pelpin, en Poméranie.

« Pendant cinq ans, nous écrit M. Kozlowski, j'ai fait des études classiques dans cet excellent collège. Presque tous les ouvrages que contient cette deuxième caisse m'ont été donnés par mon collaborateur, M. GUGUILLÈRE. Ce sont des livres de classe, des auteurs grecs et latins. Dans les établisse-

ments de l'enseignement secondaire, on ne voyait que des éditions allemandes, et aujourd'hui encore, Leipzig cherche à inonder la Pologne d'auteurs grecs et latins annotés en allemand. Il faut que les écoliers polonais voient que ces auteurs publiés en France sont annotés d'une façon plus claire et aussi savante.

« Avec votre approbation, viendra le tour du gymnase de Chelmino, puis celui de ma ville natale de Starogard (Poméranie). Mon intention serait d'adresser une petite caisse au staroste de Puck, au bord de la Mer Baltique ; nous n'irons pas plus loin. De cette façon, nous aurons embrassé à peu près toute la Pologne prussienne, de sinistre mémoire. »

M. le D^r Emmanuel CHAILLOUX, de Champigné (Maine-et-Loire), nous a fait un magnifique cadeau : les 6 volumes in-4^e reliés du Traité de Médecine de Charcot ; l'ouvrage de Fliessinger, sur les maladies du cœur ; celui de Pron, sur les maladies d'estomac, et le manuel de chirurgie de Tuffier.

M. Jean FINELLE envoie aux professeurs de Pologne, par nos services, 100 numéros spécimens de sa très intéressante publication, la Vie Universitaire, et 80 Guides de l'Étudiant, qui rendront service aux jeunes gens polonais venant suivre les cours des grandes Ecoles françaises.

M. Wilfrid LERAT nous a remis 7 volumes, de la part du Musée de la Guerre : Les Pays balkaniques, par le général Niox ; le Nez d'un notaire, d'Edmond About, etc. Ces ouvrages reviennent des camps de prisonniers français en Allemagne. Les cachets allemands et les inscriptions françaises qu'ils portent racontent de tristes histoires, que les Polonais comprendront mieux que personne.

Mme Cécile LÉON-RENAUD, de Morez (Jura), a expédié 27 fascicules du Journal de l'Université des Annales et 5 ouvrages classiques (Les Oraisons funèbres, de Bossuet ; les Pensées, de Pascal, etc.).

M. Robert CHABRIÉ, 10 numéros de la Revue Hebdomadaire et 9 ouvrages classiques.

De l'École Polytechnique nous est venu de nouveau, par le lieutenant GARSZCZYNSKI et ses camarades, en particulier les lieutenants GAYMARD et LAFONT, un important don de 168 volumes (Les Transformations de l'Armée française, par le général Thoumas ; le Manuel de Psychologie, de Malapert ; les Cours d'analyse, professés à l'École Polytechnique ; les planches d'un Cours de Serrurerie ; le Dessin géométrique, de Darcey ; les Cours d'histoire, de Seignobos et de Vast et Jallifier ; les œuvres de Corneille, Racine, Fénelon, La Bruyère, d'Alembert, etc. ; des romans de Bourget, Loti, Goncourt, etc.).

Mme Yvonne SARCEY, ayant bien voulu offrir à notre appel l'hospitalité des « Annales », plusieurs de ses lecteurs nous ont déjà répondu. M. Henry DOL offre aux Polonais le tome V de l'Histoire de la Langue Française, de Ferdinand Brunot, précieux ouvrage, épuisé en librairie, et que nous demandait l'Université de Cracovie ; plus 14 volumes (Rabelais, Sainte-Beuve, etc.).

M. René AUDINES, d'Alger, donne les Morceaux choisis de Pellissier, la Grammaire, de Sudre ; les Exercices français, de Larive et Fleury.

Mme HÉAN-DYBOWSKA : 13 volumes, pour la plupart d'estimables éditions classiques de la maison Hachette (Joinville, Bossuet, Fénelon, Descartes, etc.) ; plus, 100 cartes postales.

Mlle Josette LAPRUN, de Rennes, par Mlle DE KRZYŻANOWSKA : une caisse de joujoux, pour joindre à nos envois de livres de prix. Mlle Josette Laprun donne le bon exemple.

Des mêmes : 4 romans (Eugénie Grandet, Robert Helmont, les Demi-Soldes, etc.). De Mme de GUBERT, également de Rennes, un paquet de cartes postales.

Une caisse de livres nous est venue d'Alençon, expédiée par Mme POUPET ; et, au moment de mettre le numéro sous presse, une troisième, une quatrième et une cinquième caisses nous viennent de Toulouse, expédiées par M. KOZLOWSKI.

L'ÉCOLE DE PRÉPARATION DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS A

L'ÉTRANGER a bien voulu faire un second envoi des résumés de ses cours, qui nous sont réclamés par les Universités polonaises.

Nous remercions bien fort tous ces généreux donateurs. Nous ne sommes pas les seuls à leur rendre grâce ; voici, par exemple, une lettre que nous recevons de l'Établissement français de jeunes filles de **Debowa-Laka** :

« ... Nous vous sommes surtout reconnaissants pour les classiques envoyés par 5 ou 6 exemplaires chacun ! Voilà un don sans prix, et il n'y a pas de paroles pour vous exprimer notre vive gratitude. Recevez nos plus chaleureux remerciements ; c'est trop de bonté, vraiment ! Sans les « Amis de Pologne », la bibliothèque française de Debowa-Laka brillerait par son absence ; grâce à vos généreux envois, nous pouvons enseigner la langue et la littérature françaises à peu près comme dans nos autres maisons anciennement fondées et possédant des bibliothèques bien fournies. Le but de votre association est atteint, la culture française se répand en Posnanie, dans cette province si longtemps asservie au joug prussien. »

Nous faisons part à nos lecteurs, et particulièrement aux professeurs et aux élèves des Ecoles normales, de la lettre que nous recevons de l'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS DE RADOM :

« ... Nous voudrions profiter de votre bonté et nous vous prions de nous envoyer les programmes, les livres d'élèves et les livres de maîtres dont vous faites usage dans vos Ecoles Normales.

« Nous, qui ne sommes qu'au début de la besogne pédagogique, qui construisons seulement nos écoles, nous sentons le manque de manuels, tandis que la France, plus heureuse que nous, possède toutes les richesses de la pensée et de l'esprit et beaucoup de pratique en pédagogie. Par cet envoi, vous nous obligerez beaucoup. »

La lettre est signée par le Directeur et les Professeurs : MM. Właclaw WEDRYCHOWSKI, KOSNISKI, MAJEWSKI, Mmes WEGLENSKA, BOJARSKA, OLSZEWSKA, etc. (les autres signatures ne sont pas bien lisibles pour nos yeux français).

NOUVELLES ADHÉSIONS

Parmi leurs nouveaux adhérents, les « Amis de la Pologne » comptent de nombreux élèves de l'École Polytechnique ; le Cercle des officiers de la garnison de Toulouse (président : M. le colonel ESTÈVE) ; la Société La Floréale ; les élèves des écoles de Namps-au-Mont (Somme).

NOS GROUPES SCOLAIRES

Avec l'autorisation de M. le Ministre de l'Instruction Publique, M. le recteur APPELL a recommandé, par une circulaire adressée aux lycées et collèges de l'Académie de Paris, la formation, dans ces établissements, de groupes scolaires d'« Amis de la Pologne ». De tels groupes s'organisent en ce moment au lycée **Louis-le-Grand**, sous la présidence de M. ROSENTHAL, professeur à l'École Normale Supérieure de Sèvres ; aux lycées **Buffon** et **Henri IV**. Le lycée **Voltaire** nous annonce un envoi de livres.

Rappelons que le groupe du lycée **Victor-Hugo**, fondé par Mlles VEYRE et MESPOULET, compte déjà près de 400 membres. Celui du lycée **Carnot**, sous la direction de M. KERVAREC, nous offre fréquemment des livres.

ÉCOLIERS FRANÇAIS ET ÉCOLIERS POLONAIS

Soixante-deux élèves du LYCÉE FÉNELON nous ont demandé des correspondantes polonaises, par l'intermédiaire de leur professeur, Mme CRUSSAIRE.

Nous avons mis déjà en rapport la Société « La Floréale » (Association pour l'éducation physique), avec des jeunes filles de Lwow et de Varsovie. La présidente de « La Floréale », Mme ABSIL, nous a fait part d'une lettre charmante qu'elle a reçue de Mlle WARTYNSKA, professeur à Lwow :

« ... Votre chère lettre est près de moi et je la relis dix fois. Je n'ai pas encore reçu la photographie de votre école, j'en suis si curieuse... Mes élèves à moi, je les instruis à aimer, comme la Pologne, l'héroïque France, notre fidèle sœur... En 1914, j'ai séjourné en Silésie, où les Autrichiens et les Allemands voulaient me tuer, car je disais : j'aime la France et les Français... Permettez-moi d'être de loin membre de la Société « Floréale ». J'ajoute à cette lettre une primevère, cueillie sur nos champs où reposent nos chers soldats polonais et aussi des Français. »

Mme Absil nous a montré les gentils cadeaux que sa fillelette envoie à ses petites amies, Mlles KUNICKI, de Varsovie : album, livres de lecture, découpages et fleurs. La « Floréale » se propose de confectionner des vêtements d'enfants pour la Croix-Rouge polonaise.

LES CONFÉRENCES

A Rennes

Le Comité de Rennes, que préside M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit, et dont Mlle KRZYANOWSKA est la Secrétaire générale et l'animatrice, avait convié, le 26 avril, M. Georges BIENAIMÉ à venir exposer le problème de la Haute-Silésie. En l'absence du Président et de la Secrétaire générale, tous deux souffrants, M. COLAS, professeur au Lycée, a présidé la conférence. Elle eut lieu dans l'élégante salle de l'École des Beaux-Arts, décorée de drapeaux français et polonais.

M. Bienaimé, qui est attaché à la Pologne par des liens de famille et qui y a beaucoup voyagé, en parle en toute connaissance de cause. Il a démontré que la Haute-Silésie était l'arsenal de la Prusse, il a réfuté les arguments allemands et il a laissé ses auditeurs convaincus de la nécessité du retour de la Haute-Silésie à la Pologne, pour le Droit et pour la Paix.

Dans son numéro du 27 avril, « L'Ouest-Eclair » a donné un long et remarquable compte-rendu de la conférence.

A Brest

M. Georges BIENAIMÉ a exposé le problème de la Haute-Silésie dans la belle salle du Foyer du Soldat et du Marin. M. l'amiral GUÉPRATRE, député du Finistère, présidait la conférence. Remarqué parmi l'assistance : M. l'amiral AUBRY, Préfet maritime, MM. DE LA MÉNARDIÈRE, LE BOURDON, GAUCHER, professeur au Lycée, etc.

L'organisateur de la conférence était le général BODELIER, Vice-Président de la section de la Ligue française. Un dîner fut ensuite offert à l'éminent conférencier par les membres de la Ligue.

A Morlaix

Le 30 avril, la conférence sur la Haute-Silésie a été répétée à Morlaix, où M. LE FEBVRE, avocat, ancien maire, avait obtenu la salle de la mairie. Le collège de garçons et le collège de filles avaient envoyé nombre d'élèves.

A Vannes

M. Bienaimé, continuant sa tournée de conférences, a

parlé au théâtre de Vannes, le 2 mai, sous la présidence de M. LEBERT, ingénieur.

A Saint-Nazaire

La quatrième conférence de M. Bienaimé eut lieu le 3 mai, dans la salle des Beaux-Arts de Saint-Nazaire, sous la présidence de M. Lévy, directeur des Chantiers Penhoët et président de la Société de Géographie. Elle fut suivie d'une représentation cinématographique.

A Lille

Le D^r GUERMONPREZ a déjà donné 17 conférences sur la Pologne. Une dix-huitième lui est demandée par le Comité d'utilité publique de la Société Industrielle du Nord de la France. Notre tout dévoué collaborateur traitera ce sujet : « Pourquoi et comment la Pologne se sauve elle-même. »

DIVERS

Le comte TARNOWSKI a fait don aux « Amis de la Pologne » de nombreux exemplaires de ses brochures. Nous tenons à la disposition de nos lecteurs celle qui a pour titre : **La menace allemande et le péril russe**, dont l'argumentation est précise et frappante.

Les « Amis de la Pologne » ont tenu à s'associer aux fêtes célébrées en l'honneur de **Mgr Postawka**. Ils ont offert une gerbe de tulipes blanches et rouges (couleurs polonaises) au vénérable prélat qui porte la médaille des anciens combattants de 1870 et l'insigne des insurgés de 1863.

Sur la demande des « Amis de la Pologne », le Ministère de l'Instruction Publique avait bien voulu accorder une bourse d'internat, au lycée de Nancy, au jeune Leslaw BERLINSKI, de Varsovie.

Nous recevons de Mme Berlinska une lettre accompagnée de cartes postales et de timbres polonais :

« Il y a trois mois que mon fils se trouve à Nancy. Il se porte très bien et il travaille ardemment. Ses lettres me prouvent comment le séjour au lycée est avantageux pour le développement de son esprit et de son caractère. Toujours, en pensant à Leslaw, je me rappelle la bienveillance avec

laquelle vous avez appuyé son affaire, et ma reconnaissance pour vous devient plus vive... »

L'Académie de Commerce de Cracovie, qui édite avec tant de soin une revue en français pour ses élèves, à la polycopie, vient de donner une nouvelle preuve de son amitié pour la France, en donnant, le 2 mai, au Théâtre Slowacki, une matinée solennelle : **Le Jour de France**.

Nous relevons au programme de vieux airs français du XVIII^e siècle, de la musique de Bizet et de Saint-Saëns, une allocution en français, et même de la musique polonaise sur des sujets français (Robespierre, Sambre-et-Meuse).

AVIS A NOS LECTEURS

Il nous arrive souvent des lettres de Pologne écrites par des étudiants qui voudraient terminer leurs études en France. Ces jeunes gens, très distingués, et de tous points recommandables, réclament un travail qui leur permettrait de gagner leur vie.

Nous adjurons nos lecteurs de penser à ces jeunes gens et de nous signaler les emplois vacants qui pourraient leur convenir (dans les banques, maisons de commerce, rédactions de journaux, bibliothèques, etc.). Il faut venir en aide à ces étudiants qui ont tant de bonne volonté.

Leçons de piano et accompagnement, Mlle Darska, 41, rue du Montparnasse, de 9 à 10 h. et de 6 à 7 h.



*Allez visiter au Grand Palais
l'Exposition Polonaise
de Peinture et de Sculpture
ancienne et moderne*



LA POLOGNE
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^E)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'*Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.